

Actes du 18^e colloque de l'AQPC



*Comment se réaliser
dans le cégep d'aujourd'hui ?*

10A79

Un projet de société ou une société de projets ?

Roland ARPIN
Directeur général
Musée de la civilisation



**Association québécoise
de pédagogie collégiale**

UN PROJET DE SOCIÉTÉ OU UNE SOCIÉTÉ DE PROJETS ?

Roland ARPIN, Directeur général
Musée de la civilisation

Pour qui n'est pas engagé dans la vie quotidienne des cégeps, il semble bien que les années d'enthousiasme et de mobilisation au collégial appartiennent à un lointain passé, même si l'institution est encore dans la belle trentaine, l'âge de la vitalité intellectuelle et des grands projets, l'âge où l'on est en contrôle sur son environnement personnel et professionnel. Se posent alors des questions qu'on ne saurait éluder sans risque de régresser. La mobilisation des éducateurs des cégeps est-elle encore possible ? Quel intérêt portons-nous aux grands changements qui modifient profondément notre environnement professionnel ? Les finalités du métier d'éducateur ont-elles vraiment changé au cours des dernières années ? Peut-on encore innover ? Le nouveau millénaire, cela vous dit quelque chose ?

Roland Arpin est entré à l'emploi du gouvernement du Québec en 1975. Il y a exercé les fonctions de sous-ministre adjoint au ministère de l'Éducation, sous-ministre aux Affaires culturelles et secrétaire du Conseil du Trésor. Auparavant, il avait enseigné aux niveaux primaire, secondaire, collégial et universitaire. De 1968 à 1975, il a été successivement secrétaire général, directeur du personnel et directeur général du collège de Maisonneuve. Depuis 1987, il est directeur général du Musée de la civilisation de Québec.

INTRODUCTION

D'entrée de jeu, je vous confierai que j'ai profité d'un récent séjour sur les côtes de la Méditerranée pour rédiger mes notes de conférence. Je ne vous fais pas cette confiance pour attirer votre pitié sur les dures conditions de travail d'un directeur de musée ; écrire est pour moi une détente. Ce que je veux tout simplement souligner, c'est que le dépaysement, le bruit et la grandeur infinie de la mer créent une distance certaine à l'endroit des réflexions auxquelles nous souhaitons nous adonner. Les problèmes, ceux des cégeps en l'occurrence, s'inscrivent alors tout naturellement dans un cadre plus large, leur acuité s'en trouve émoisée et leur examen se ressent d'une réflexion qui se poursuit dans un lieu inhabituel.

QUE DIRE D'INTELLIGENT ET DE TANT SOIT PEU NOUVEAU SUR L'ÉDUCATION ?

Mais ce cadre de travail, si agréable fut-il, ne m'a pas exempté de me poser la question toujours difficile et un peu angoissante, je vous l'avoue : que vais-je dire d'intelligent, de stimulant et de tant soit peu nouveau à des éducateurs et des enseignants de cégeps réunis pour réfléchir sur leur action professionnelle ? Parler est une chose, le faire de façon utile et stimulante en est une autre. C'est là un dilemme que vous connaissez bien.

J'ai parcouru soigneusement les documents que votre Association m'a fait tenir. Vos travaux, centrés sur le métier de pédagogue et d'éducateur — des travaux trop peu connus et trop souvent occultés par les revendications syndicales —, m'ont fait la meilleure impression. Par

ailleurs, j'ai lu attentivement le texte de mise en situation de votre président Ulric Aylwin. Les cégeps, si j'en juge par cette lecture, sont en état de choc. Que s'est-il donc passé dans ces institutions nées sous le signe de la nouveauté et de l'audace, qui ont su dès leurs origines remettre en question des dogmes dans lesquels nous avons enfermé l'enseignement technique ou classique de l'époque ?

Je me souviens, avec une certaine émotion, des rentrées scolaires des années 60 au cours desquelles des milliers d'étudiants et d'étudiantes s'inscrivaient dans une certaine improvisation qui fait partie des mythes fondateurs. Je me souviens de la course des cégeps naissants pour obtenir l'autorisation d'offrir des options dites « professionnelles » et être ainsi des pratiquants de la nouvelle religion de la cohabitation des étudiants et étudiantes des deux grands secteurs : le professionnel et le pré-universitaire.

La naissance des cégeps et de leur complice de l'époque, l'Université du Québec, devra être retenue par les historiens de l'éducation comme un point tournant dans notre développement collectif. C'était la grande débâcle, les glaces craquaient, le printemps s'annonçait, enfin les chemins étaient ouverts !

Si je poursuivais ce retour sur l'histoire des cégeps, j'évoquerais sûrement cette aventure des bâtisseurs : bâtisseurs d'édifices bien sûr, mais aussi et surtout bâtisseurs enseignants et bâtisseurs pédagogues. Tout était alors à inventer : les programmes, l'organisation scolaire, l'encadrement dans un milieu ouvert et permissif, les manuels scolaires, l'organisation des laboratoires. Et que dire de l'insertion d'un syndicalisme nouveau, militant,

idéologique, regroupant des membres jeunes et fougues. On pourrait en dire autant des administrateurs de l'époque, largement issus des rangs des enseignants et conséquemment formés « sur le tas ». Bref, un cocktail explosif qui n'a pas manqué d'exploser plusieurs fois de 1968 à 1972.

Trente-cinq ans plus tard, les anciens cégépiens et cégépiennes ont pris leur place dans le monde des affaires, dans les grandes institutions, dans l'enseignement. Certains de mes anciens étudiants ont été mes adjoints, mes collègues, ces dernières années. Je n'ai pas honte d'eux, bien au contraire. Ils sont ardents et travaillants ; ils ont le sens de la communauté ; ils expriment une culture personnelle de qualité et ils sont bien dans leur peau. Une étape reste à franchir qui ne saurait tarder : les anciens des cégeps ne se retrouvent pas encore aux plus hauts niveaux des gouvernements fédéral, provincial ou municipal. Cette remarque n'est pas qu'une coquetterie, bien au contraire.

Je ne conteste pas le bien-fondé d'un certain défaitisme au sein de vos collègues. Je suis trop éloigné de l'action quotidienne des cégeps pour le faire. Comment parler avec franchise et sincérité à des éducateurs de collèges dont je n'ai jamais cessé de dire l'importance dans les nombreuses interventions publiques et privées que j'ai faites ? Comment partager avec vous qui travaillez sur le terrain quelques visions larges, réalistes et stimulantes ? Faut-il vous convaincre que l'avenir est encore devant vous ? Voyez cette observation de Françoise Giroud¹ : « Voilà que, depuis vingt ans nous avons, en France, tourné le dos à l'espérance et nous l'avons remplacé par la peur. Peur de perdre notre emploi, peur de perdre sa couverture sociale, peur des immigrés, peur de Le Pen, peur de Maestricht, peur de la mondialisation de l'économie, peur pour les enfants qui ne connaîtront plus l'ascenseur social, et tout cela fini par tourner à la peur de vivre... » Dur, dur, vous en conviendrez, cette réflexion nous rejoint. Les cégeps sont crispés, ils se cramponnent parfois à un passé révolu, au moment même où ils devraient se mobiliser autour de projets institutionnels.

LES CÉGEPS NE SONT PAS DES ÎLES

Il y a « le réseau des cégeps » et il y a chacun des cégeps. Les collèges ne sont pas des îles ; ils sont enracinés solidement et reliés à la terre ferme. Il y a telle chose que les grands débats nationaux et telle autre chose que les centaines de groupes et d'organismes qui travaillent sur le terrain à réaliser des projets sociaux et communautaires. Il y a telle chose que les statistiques affolantes de chômage chez les jeunes² et telle autre chose que les

individus ou organismes qui travaillent à résoudre le plus grand nombre possible de problèmes individuels. Il y a telle chose que les nécessaires grandes réformes de l'éducation et telle autre chose que l'action patiente et quotidienne d'enseignants et d'enseignantes qui savent que les jeunes, comme les plantes, croissent un à un, au rythme des influences externes et de la force de leurs racines.

Une lecture de vos documents de colloque en dit long sur les questions qui vous préoccupent et que vous souhaitez faire avancer. Même si je réfléchis sur les cégeps, il m'est difficile de m'en tenir à ce seul secteur du vaste territoire de l'éducation. Au fil des ans, au fur et à mesure que j'ai exploré le large ensemble des services publics que j'ai découvert par l'intérieur et observé de l'extérieur, passant plusieurs fois d'un ministère à l'autre, bien des choses ont pris une importance fort relative dans ma petite tête. Si j'ajoute à cela l'influence des nombreux voyages à l'étranger, je dirai que je n'ai développé aucun goût pour les idéologies qui enferment l'esprit et pour les diktats qui stérilisent l'action.

J'en veux pour exemple le récent voyage en Chine que j'ai fait dans le cadre de la Mission-Québec. Je pourrais parler des merveilleuses cités que j'ai visitées, des artefacts fabuleux qu'on m'a montrés dans les musées, de la révolution technologique qui cohabite avec des traditions millénaires, du gigantisme, dont la grande Muraille n'est qu'un des nombreux exemples (6 000 km de long !), de villes nouvelles et un peu folles, comme Dalian qui se fait provocante par son modernisme, son architecture et son urbanisme du prochain siècle. J'évoque plutôt deux faits qui pourraient être banals si on se contente de les regarder superficiellement.

À Beijing, chaque matin et chaque soir, huit millions de cyclistes — oui, huit millions, un million de plus que la population du Québec —, traversent placidement la ville, à un rythme lent, à travers les autos klaxonnantes et les bus bondés et puant le mazout. Aucun cycliste ne dépasse jamais son voisin, car ce serait le chaos ! Imaginez un instant que chaque matin le Québec entier se déplacerait à vélo !

Dernière cette image, il y a un peuple en mouvement, une gigantesque ville qui signale sa présence au monde, le rythme lent de la détermination et du travail. L'image devient plus forte lorsqu'on observe attentivement et qu'on voit des cyclistes en habits rayés, téléphone cellulaire à l'oreille, des petits enfants, assis sur le porte-bagages, qu'on conduit à la pré-maternelle, des vieillards secs et vigoureux. Un peuple en marche qui ne saurait que faire de la plupart de nos revendications.

Le dimanche après-midi, je me promène au centre-ville de Shanghai. Plusieurs fois, de gracieuses Chinoises de douze, treize ans m'abordent en me demandant, *Please sir, may I practice my english with you, for a few moments*. Et d'y aller d'une petite jasette fort sympathique

¹ Françoise GIROUD, *Arthur ou le bonheur de vivre*, Fayard, 1997, p. 21.

² Le chômage chez les moins de trente ans est passé de 13,1% à 18,9% entre 1989 et 1996, un taux de 1,6 fois plus élevé que la moyenne des travailleurs québécois. *Le Devoir*, A 9, 19 février 1998.

dans un anglais convenable. Alain Peyrefitte a intitulé son dernier livre *La Chine s'est éveillée*. À lire sans faute, je vous le recommande.

Comprendre, apprendre, savoir voilà trois verbes à la forme active qui résument un pays de plus d'un milliard d'habitants. Je m'arrête sur ces évocations qui pourraient me conduire trop loin de nos préoccupations. Elles m'incitent à me demander, une fois de plus, quelles sont les fonctions essentielles de l'éducation ? Que recherchent ceux qui la diffusent, les enseignants et les professionnels et ceux qui la reçoivent, ces milliers de jeunes qu'on voudrait tellement convaincre qu'il leur faut absolument se soumettre aux grandes démarches initiatives de l'instruction et de l'éducation pour être heureux et utiles. N'a-t-on pas rendu obligatoire la fréquentation de l'école dans les pays dits développés ?

Il existe quelques certitudes, si peu, et des incertitudes nombreuses, qui nous habitent tous au-delà de notre manière de parler de l'éducation ; je voudrais vous inviter en préalable à vos travaux axés sur des sujets spécifiques à réfléchir quelque peu aux unes et aux autres.

DES CERTITUDES

Au cours des prochaines heures, vous plancherez sur des questions relatives à votre métier d'enseignants et de professionnels. Vous examinerez des méthodes, des processus, des démarches visant à rendre votre action plus efficace et mieux adaptée. En arrière scène d'une telle démarche se pose toujours la grande question, celle à laquelle une vie complète d'éducateur ou d'éducatrice n'arrive pas à répondre de façon totalement satisfaisante : *quels sont les ingrédients essentiels de l'éducation, des certitudes auxquelles il faut toujours se référer ? À quoi faut-il s'attacher obstinément quelles que soient les modes qui nous sollicitent ?*

J'aborde cette question en tremblant, tellement elle est complexe et assujettie à tant d'idéologies et d'opinions. Mais à l'orée de vos travaux, elle me paraît pertinente. Au fil des ans, j'ai été forcé de prendre mes distances avec le métier d'enseignant dont je ne saurais plus parler avec la légitimité de ceux qui, comme vous, descendent dans l'arène chaque jour. Mais les années qui passent distillent la pensée, libèrent de l'encombrement et éloignent des chapelles et des écoles. Avec le résultat que certaines certitudes émergent et n'exigent pas qu'on s'en explique ou qu'on s'en excuse.

Vous le savez fort bien, on ne saurait faire profession d'éducateur sans se poser bien des questions à l'endroit de l'évolution sociale, des valeurs nouvelles, des effets des changements technologiques, de l'influence de nouveaux intervenants sociaux, des enjeux de l'ouverture au monde. C'est là quelques exemples des grandes questions qui vous sollicitent et que les jeunes s'attendent à vous voir

déchiffrer. Parlons d'abord de quelques certitudes qui nous sont indispensables.

La compréhension du monde

Je place au sommet des grandes fonctions de l'éducation la nécessité qui s'impose d'y favoriser avant toute chose la compréhension du monde. On l'a dit et répété, et l'image demeure juste à défaut d'être jolie, l'éducateur est celui qui est muni d'un trousseau de clef dont il connaît les usages. Je lis, dans une revue à la mode, qu'il ne faut plus parler de guide, de professeur, d'éducateur mais qu'il faut parler d'*accompagnateur* en ces années d'invasion de la technologie, laquelle s'interposerait entre l'étudiant et le maître. Je ne partage pas cette opinion et je dis avec force, et sans flagornerie, que vous ne sauriez être de simples accompagnateurs, que votre intervention professionnelle est indispensable dans la compréhension du monde, donc des cultures, des manières de faire, d'être et de penser. Vous êtes des formateurs, donc étymologiquement vous donnez forme. C'est là un chantier permanent de l'éducation.

L'école, lieu éminent et devenu premier de l'éducation, doit être à la fois spongieuse et critique, accueillante et sélective, ouverte et exigeante. Elle doit former à la méthode et offrir tous les codes d'accès possibles mais elle est aussi et avant tout le lieu où les connaissances se sédimentent, sont stockées, conservées jusqu'au jour où la synthèse s'opère et permet la fertilisation, la comparaison, l'induction et la déduction. Ces idées ne sont pas neuves, j'en conviens. Elles sont cependant les riches résidus de bien des réflexions, les fondements sur lesquels peuvent et doivent se greffer les approches et les méthodes nouvelles qu'imposent le développement technologique et l'avancement des sciences humaines.

« L'importance nouvelle que prend le développement technologique ne saurait avoir pour effet de le placer au cœur du curriculum scolaire. Il faut plaider sans cesse en faveur d'une solide formation générale qui prend sa source dans la pensée, dans les grands textes et chez les grands auteurs. Il n'existe pas telle chose — malgré la ténacité des préjugés — qu'une formation molle et approximative produite par les lettres, les arts, les sciences humaines et la philosophie et une formation solide et rigoureuse produite par les sciences exactes. La société serait bien appauvrie si les architectes n'avaient pas la liberté de se laisser porter par l'audace et la fantaisie ; elle serait par ailleurs bien inquiète si les ingénieurs n'étaient pas là pour s'assurer que les rêves de leurs collègues architectes sont bien boulonnés et solidement attachés à la terre. Il en est ainsi de la culture qui fournit les ancrages utiles à la compréhension de valeurs et de richesses intellectuelles.³ »

³ Roland ARPIN, "La culture à l'école : quelle place pour quelle culture ?", École et culture des liens à tisser, sous la direction de Claudine Audet et Diane St-Pierre, les Éditions de l'IQRC, 1997.

Viser à la compréhension du monde par l'éducation ne saurait venir en contradiction avec les exigences du métier d'enseignant, un métier qui commande qu'une place de choix soit faite aux objectifs traditionnels : cognitifs, affectifs, psychomoteurs mais également à d'autres objectifs mis en valeur ces dernières années comme les objectifs de maîtrise, les objectifs de transfert, les objectifs de compétence, les objectifs d'expression.

Et comment parler d'éducation sans évoquer la nécessaire relation de confiance ? Une autre valeur sûre, une certitude, que le temps ne saurait éroder.

Pour une relation de confiance

Au moment où j'écris mes notes de conférence, c'est l'opération annuelle d'inscription dans les cégeps. Des jeunes de mon entourage viennent me voir pour discuter de leur avenir. Quelle voie professionnelle choisir quand on a seize ans ? Cette première question se pose avec acuité. Une question de confiance dans la vie, une question de confiance dans les cégeps qui prétendent savoir dans quelle société Anne-Marie évoluera dans 5, 10, 15 ans. Passe encore si elle choisit la médecine, l'éducation, l'informatique dont les champs d'intervention semblent stabilisés mais qu'en est-il des techniques de l'environnement ou des techniques biologiques, par exemple ?

Je parcours un récent numéro du *Magazine PME* (avril 1998). Un article s'intitule « Je cherche un partenaire ». On y présente des entrepreneurs prêts à passer au stade de la production et de la commercialisation, qui recherchent du financement. Voyez le genre de produits pour lesquels ils sollicitent des partenaires :

- la simulation et l'inspection virtuelle ;
- les outils pour Internet et Intranets ;
- la formation multimédia ;
- la radiodiffusion automatisée ;
- la sécurité informatique ;
- les logiciels de gestion de CV et de mode ;
- la décontamination des sols.

Il y a dix ans, une telle liste eut été de la futurologie. En 1998, ce sont là les types d'entreprises qui développent la nouvelle économie et qui s'attendent à ce que les cégeps préparent une main-d'œuvre compétente et compétitive.

C'est encore Françoise Giroud⁴ qui fait cette belle observation en parlant des jeunes obligés bien tôt à choisir une carrière : « Savoir ce que l'on veut n'est pas une mince affaire. À vingt ans c'est très rare. On est petit encore et déjà on vous a condamné à choisir entre la philosophie et les sciences exactes, alors que vous aimez la danse et le vol plané [...] Il faut toujours voir grand. Mais pas plus grand que soi, voilà. Sinon la vie est une longue souffrance que l'on passe en grinçant des dents. »

Je redécouvre ce que je n'aurais jamais dû oublier : l'éducation est avant tout une relation de confiance envers les institutions d'enseignement, envers les experts qui analysent les besoins du marché du travail, envers les enseignants dont la réputation professionnelle est si importante. Les jeunes abordent tous la question de leurs choix à partir des mêmes interrogations : quel est le meilleur cégep et dans tel cégep donné, quels sont les meilleurs professeurs ? Quels sont les débouchés de travail ? Quelles sont les fonctions professionnelles que telle option suppose ultimement ? Souvent incapables d'arrêter un choix éclairé, que de fois les jeunes choisissent de s'inscrire dans le même cégep que leurs amis, quitte à s'y installer bien au chaud en attendant que vienne l'inspiration, si jamais elle vient !

On a parfois le goût de dire aux jeunes encore ouverts et disponibles de ne pas transformer trop vite leur liberté en prison. Je sais, je sais, il faut choisir et vite ! Les règles sont les règles. Les bourses ne sauraient attendre ; les cégeps sont en compétition beaucoup plus qu'en complémentarité de service ; les professeurs ne sont ni flexibles ni mobiles ; les cours machin 101, 202 ou 303 mijotent dans leurs marmites en attente de convives obligés. Je caricature pensez-vous. Non pas. Nos institutions d'enseignement sont devenues des pompes aspirantes gigantesques. Les universités, par exemple, se font une véritable guerre pour conquérir « le marché » (c'est ainsi qu'on le désigne) des étudiants étrangers. On y parle de stratégies de marketing, de pays cibles à atteindre, de recrutements d'étudiants particulièrement brillants... Après tout, lorsqu'on est contraint à un financement qui repose sur le nombre d'étudiants, il n'y a pas de folies à faire, et encore moins lorsque les magazines se mêlent de publier le palmarès de nos institutions d'enseignement.

Je lis avec étonnement, dans *Le Devoir* du 22 août dernier, cette réaction de la CEQ et de la FAC (Fédération autonome du collégial) au sujet de la volonté de la ministre Marois de favoriser une décentralisation souhaitable des cégeps : « l'octroi des pouvoirs, disent les syndicats, revendiqué au niveau de chacun des établissements, risquerait d'entraîner de fortes disparités dans la qualité des services aux élèves et dans les conditions de travail, en plus de favoriser une baisse générale de la formation. » Imaginez le danger que courrait l'éducation si des étudiants du Cégep de Hull jouissaient d'une organisation pédagogique différente de celle des cégépiens de Rimouski et si des professeurs de St-Jérôme acceptaient un aménagement de leur tâche différent de celui des professeurs de Chicoutimi. Faut-il que les centrales syndicales considèrent les professeurs comme des enfants pour leur imposer cette chape de plomb de l'uniformité jacobine à laquelle personne ne croit plus !

Je voudrais faire ressortir une troisième et dernière réalité qui est un des fondements de toute démarche éducative. Des pédagogues ne seront pas étonnés d'entendre, une fois

⁴ Op. cit.

de plus, l'éloge de la communication et de la transmission comme un aspect fondamental et pérenne de l'éducation.

La communication et la transmission

La manière selon laquelle on choisit d'utiliser l'école ou le collège comme un instrument et un lieu de transmission peut varier considérablement, mais la conviction à l'effet que c'est là une fonction capitale de toute institution d'enseignement ne saurait varier. Que fait l'éducateur, le vrai, sinon susciter l'esprit de construction et de création et établir la communication. Ouvrir des portes, lever le voile sur la connaissance, établir des rapports, voilà quelques-unes des mille et une manières de qualifier le métier d'éducateur et de pédagogue. L'éducateur, celui qui donne du sens aux valeurs ; le pédagogue, celui qui guide et qui transmet les notions, les connaissances. En pratique, ces fonctions sont hybrides ; elles se coulent dans une combinaison harmonieuse. On parle spontanément de pédagogue-éducateur, mais on ne saurait parler de pédagogue non éducateur, ce serait contre nature.

À la base de l'éducation, on trouve forcément une valeur morale, une vertu : la générosité. Votre présence ici en témoigne. Vous vous réunissez pour échanger, apprendre et grandir. Pour vous-mêmes, bien sûr, pour votre satisfaction professionnelle, mais d'abord et avant tout pour mieux servir, mieux communiquer, mieux transmettre. On n'y échappe pas et c'est heureux qu'il en soit ainsi. Transmettre des connaissances, transmettre l'histoire et lui donner du sens, situer l'expérience au quotidien dans la vaste expérience de la civilisation, assurer la perpétuité de la culture, faire expérimenter, initier à l'analyse et à la généralisation, encourager au questionnement, au doute fertile, transmettre, reproduire, ouvrir des voies nouvelles, voilà autant d'expressions de cette générosité qui, chez l'éducateur, outre le fait d'être une vertu morale, est l'expression indispensable de la compétence professionnelle.

Le passage entre la fonction de transmission et de communication du cégep et le développement d'un humanisme adapté aux temps présents est tout naturel. Que fait l'école, sinon faire grandir ces petits d'hommes et de femmes qui lui sont confiés par des parents souvent trop confiants envers elle et qui se délestent trop facilement de leurs responsabilités ?

Un cégep communicant et généreux, oui, en contrepartie, un cégep où on ne communique pas tout et n'importe quoi. Faut-il redire que le professeur est celui qui choisit les contenus d'enseignement, qui les traite, comme on traite la soie pour en faire du tissu ou le blé pour en faire de la farine, en nettoyant et en purifiant. Le professeur transmet l'héritage qu'il a reçu ou acquis : la connaissance, la rigueur intellectuelle, l'esprit de méthode, l'éthique, la compréhension des rapports entre les connaissances. Cela s'appelle depuis toujours l'humanisme, cette richesse que des barbares à toutes les époques ont tenté

d'émasculer ou de réserver à une portion congrue des sociétés. Les définitions en sont multiples, les manifestations plus nombreuses encore.

Dans ce développement de l'humanisme, tout ne saurait appartenir à l'école, mais certains aspects lui sont impartis. Faire comprendre les mille formes de la culture et s'en imprégner, transmettre l'histoire de l'expérience humaine et les grands courants de la civilisation, assurer la pérennité de la connaissance et des grandes découvertes, apprendre à analyser et à généraliser, mais aussi à douter et à remettre en question, faire comprendre la richesse de la reproduction sous ses diverses formes, voilà quelques expressions de l'humanisme qui transcendent les manières de le faire et la sophistication des instruments de communication.

Un tel humanisme pose, en préalable, l'importance d'acquérir des connaissances et la nécessité de placer l'humain au cœur de son action. Ainsi, l'intelligence, qui ne saurait être supplantée par la technologie, assure la maîtrise des techniques et fait comprendre leur place relative en évitant la tyrannie des modes.

Ce sont là quelques certitudes sur lesquelles il faut sans cesse revenir. Elles commandent d'être sondées périodiquement, comme le fait le pêcheur avec le filin qui retient sa barque à l'ancre pour s'assurer qu'il ne partira pas à dériver. Elles servent aussi de rampe de lancement à l'action éducative, celle qui, jour après jour, patiemment, se passe dans la classe, là où s'exerce véritablement le métier d'enseignant et là où se vit la condition d'étudiant. Mais, je l'ai déjà signalé, les éducateurs ne sont pas enveloppés douillettement dans de telles certitudes ; ils vivent également des incertitudes. C'est sur ce terrain mouvant des voies nouvelles que je voudrais maintenant risquer quelques pas. J'en ai retenu trois : *l'obligation dans laquelle vous êtes de pratiquer votre métier dans une société en mouvement perpétuel, l'importance croissante du métissage comme approche du développement, l'incontournable mondialisation.*

DES VOIES NOUVELLES

Une société en mouvement perpétuel

Nous sommes tous enclins à croire et à dire que la société dans laquelle nous vivons est en mouvance plus que jamais. Nous pourrions dresser une longue liste qui en ferait la preuve : la rapidité de la croissance des technologies petites et grandes, domestiques comme spatiales, le développement fulgurant des communications, la masse d'informations que nous pouvons recevoir de la part des centaines de stations de télévisions disponibles, ou du grand nombre de magazines et de journaux et depuis quelque temps, l'accès aux gigantesques bibliothèques que sont les autoroutes de l'information. Nous pouvons affirmer sans hésitation que nous vivons un de ces

moments charnières qui correspondent probablement à d'autres grandes heures étoilées de l'humanité, comme le furent l'invention de l'imprimerie sous Gutenberg, la découverte des Amériques, l'invention de la locomotive à vapeur, les découvertes du vaccin par Pasteur, la domestication de l'atome.

Il est certain que l'exploration spatiale, l'invention de l'ordinateur, les progrès fabuleux de la médecine, en particulier, de la chirurgie, le développement dans la rapidité des voyages transatlantiques sont autant d'éléments contemporains qui font que nous vivons une période exceptionnelle de changement.

Et que dire des gigantesques réseaux d'information qui seront accessibles à des millions d'utilisateurs depuis leur domicile, des réseaux qui concerneront aussi bien la presse et l'édition que les agences de voyages, la banque, le commerce électronique, la distribution, la médecine, l'éducation, les bibliothèques, les musées, etc. Ces réseaux seront interactifs, laissant toute latitude aux usagers quant aux heures d'utilisation. La société de l'information, c'est l'entreprise éclatée et le télétravail, c'est la télémédecine et la téléchirurgie, c'est aussi le téléenseignement et le respect des rythmes individuels et bien d'autres choses. Tout cela est révolutionnaire et n'est pas du futurisme. Tout cela peut se faire dès maintenant⁵.

Les changements sont aussi le produit de la modification des valeurs morales ou religieuses. Pensons aux questions qui sont liées à la naissance et aux divers modes de fécondation de la femme. Ces questions ont commandé le développement d'une « science modératrice », la bioéthique qui suggère un cadre éthique à des questions aussi complexes et délicates que :

- l'euthanasie, l'acharnement thérapeutique, la réanimation, la vérité aux malades, le droit à la mort ;
- l'avortement, le diagnostic prénatal, le conseil génétique, l'euthanasie fœtale ;
- la stérilisation des handicapés, l'eugénisme ;
- l'expérimentation sur des êtres humains ou sur l'embryon ;
- l'insémination artificielle, la fécondation artificielle, le clonage ;
- les banques de spermatozoïdes, les bébés éprouvettes ;
- la manipulation génétique.

Voilà autant de questions qui découlent des progrès de la technologie et qui commandent de plus en plus de réflexion philosophique chez les experts du domaine de la santé.

Les choses ne sont pas simples. Il ne s'agit pas, par exemple, de rendre les richesses disponibles pour qu'elles soient mieux partagées, ni de répandre l'instruction et la connaissance pour que la moralité soit en hausse, ni simplement souhaiter la paix dans le monde pour que cessent ces guerres.

Au Musée de la civilisation, nous nous intéressons aux grandes questions du XXI^e siècle et aux défis qui en découleront. Voici la liste d'une vingtaine de grandes questions pour les années qui viennent telle que dressée récemment par des experts⁶ :

- Repenser l'État à l'ère de la mondialisation.
- Big Brother évincé par la puce.
- Préserver les générations futures du fléau de la guerre.
- Migrations et métissages.
- Dieux et religions : néo-paganisme ou renaissance morale ?
- Villes : vivre dans une mégalopole.
- Médias tout puissants, journalistes manipulés.
- Exclusions et solidarités : les univers parallèles du monde du travail.
- Régénérer la démocratie.
- Préserver notre écosystème.
- Refaire de la famille un foyer de socialisation.
- Génétique : maintenir l'intégralité et la dignité de l'être humain.
- L'artiste et la société.
- Travail : autonomie et décentralisation.
- École : socialisation ou préparation au travail ?
- Nourrir 10 milliards d'humains en 2045.
- Les nouveaux pouvoirs : l'argent ou la connaissance ?
- Les nouvelles frontières : invention et créativité.
- L'homme contre les bactéries : le troisième round.

Cette liste n'est ni exhaustive, ni définitive, mais elle me semble recouper l'essentiel des grandes questions qui mobiliseront beaucoup de penseurs, de savants et de politiques pour les années qui viennent.

L'étude de ces grandes questions et des changements qui en découlent n'appartient pas à telle ou telle discipline scolaire. De telles questions ont besoin d'un éclairage interdisciplinaire et de démarches pédagogiques flexibles. C'est cette conviction qui a fait le succès du Musée de la civilisation. Nous y avons adopté une approche complètement décloisonnée, interdisciplinaire, multicommu-nicationnelle. Les 700 000 visiteurs qui nous visitent annuellement sont une réponse plus qu'encourageante à des choix dont je pourrais vous parler longuement.

⁵ " Visa pour la Cité . Le journal de la Cité des sciences et de l'Industrie ", *Nouveaux réseaux. Usages et enjeux*, no 40, Février-Avril 1998, Paris.

⁶ Marc SIMARD, *Quelques défis du XXI^e siècle : diagnostics, pronostics et problématiques*, mars 1998.

Une nouvelle piste de réflexion, le métissage

Il y a les interrogations parfois angoissantes qui découlent du développement d'une société nouvelle. Mais il n'y a pas que cela, peu s'en faut. La multiplicité des cultures et des connaissances, la diversité dans les manières d'appréhender le monde, la fertilisation croisée produite par les partenariats, les collaborations, les coproductions voilà autant de forces intellectuelles qui sont de solides leviers de création et d'innovation. On parle de métissage, surtout dans le cadre de la mondialisation des cultures. Au Musée de la civilisation, nous croyons que cette avenue est très riche et nous avons entrepris, en collaboration avec le dramaturge Robert Lepage, la création d'une exposition sur le thème du *Métissage* pour l'an 2000.

L'approche du sujet sera plus impressionniste que didactique. Elle fera ressortir la force des croisements entre des démarches poétiques, ludiques, sensorielles et technologiques et avec des expériences de vie. La technologie sera très présente, mais elle ne remplacera pas les expériences personnelles auxquelles seront conviés les visiteurs. Les exemples d'application ne manquent pas. Tous les humains sont des produits d'un métissage entre l'homme et la femme. Il s'agit moins d'une reproduction, même si ce mot s'est implanté, il s'agit plutôt d'une démarche de création d'un nouvel être à la fois semblable à ses parents et différent.

Depuis que le monde est monde, les humains se mélangent. La mythologie grecque et le récit de la Bible en font état. Dieu fit Adam et Ève, Zeus, par sa foudre, sépara en deux les androgynes, ces êtres complets désireux de devenir des dieux. Des hommes et des femmes peuplent aujourd'hui la terre et sont animés du désir de se mélanger. Je pourrais continuer dans cette veine pour faire ressortir les richesses de ce thème du métissage humain qui présentera des réflexions sur les différences sexuelles, sa présence dans l'art, l'héritage, le racisme. Que dire par exemple d'un pays comme le Mexique mélangé à sa grandeur, comme le démontre notre grande exposition en cours sur le thème des *Imaginaires mexicains*.

Une question comme les mutations linguistiques se prête fort bien à une réflexion sur le métissage. C'est encore 5 000 langues qui sont parlées dans le monde, sans compter quelque 2 000 dialectes. Ces 5 000 langues de l'humanité, ce sont 5 000 cultures, 5 000 visions du monde, 5 000 mondes.

Si j'ai retenu la question du métissage, c'est qu'elle m'apparaît comme fondamentale en éducation. Pensez à son application dans l'enseignement des sciences, en technologie, en littérature, en philosophie. On a si souvent parlé de l'importance d'une démarche pluridisciplinaire, de la nécessité de jeter des ponts entre les diverses démarches intellectuelles, entre les disciplines scolaires. Le métissage appartient encore en bonne partie au monde de l'inconnu ; il présente des voies nouvelles

dont les applications sont encore à imaginer. Pas surprenant qu'un créateur comme Robert Lepage ait le goût de s'y aventurer.

L'incontournable mondialisation

Parmi les voies novatrices, on retrouve l'incontournable nécessité d'être ouvert au monde⁷. De Montréal à Oslo, de Bangkok à Santiago, de Florence à Seattle, des milliers de foyers utilisent les mêmes produits provenant des quatre coins du monde : meubles suédois, rideaux chinois, téléviseurs japonais, lecteurs de disques fabriqués aux États-Unis, ordinateurs américains assemblés à Singapour, vins du Chili, automobiles formées de pièces en provenance de 15 ou 20 pays.

On parle de *mondialisation* sans savoir exactement s'il s'agit d'une menace ou d'un don du ciel. Dans un récent ouvrage percutant intitulé *Djihad versus Mc World* et sous-titré *Mondialisation contre la démocratie*⁸, Benjamin R. Barber explore en long et en large les deux grandes tendances qui se font charmeuses pour conquérir les sociétés actuelles. D'une part, celle qu'il appelle le Mc World, ce monde sans frontière dont le veau d'or est la consommation tout azimut ; d'autre part, Djihad, celle qui transforme nos particularismes en une véritable religion qu'il nous faut défendre à tout prix. C'est finalement de démocratie dont il est question dans ce livre : « La démocratie et les dangers qu'elle court dans un monde où les forces marchandes et celles qui s'y opposent sont aux prises. »

Lorsqu'on parle de mondialisation, il s'agit d'une toute autre chose que la fréquentation du restaurant chinois de notre quartier ou du visionnement d'un film polonais. Il s'agit notamment de la possibilité que nous offrent les nouveaux moyens de communication pour diversifier nos sources de connaissance, de la variété inépuisable des richesses intellectuelles, techniques et spirituelles, de la rapidité avec laquelle les pouvoirs de toute nature peuvent être exercés. J'en prends comme exemple cette observation de monsieur Kenneth Courtis, premier vice-président de la Deutsche Bank, lors d'un récent colloque à Montréal : « Ce matin je me suis levé vers six heures, j'ai allumé mon ordinateur et j'ai sélectionné le tableau des titres des trois grandes places boursières du monde. Après examen, j'ai envoyé quelques messages à mes clients et je leur ai transmis mes recommandations. Lorsque je repasserai à ma chambre, à l'heure du déjeuner, je prendrai connaissance des réponses reçues et je terminerai les transactions. » La mondialisation, c'est plusieurs choses mais c'est avant tout le fonctionnement en temps réel. Ceux et celles qui souhaitent tracer la voie de la culture pour le prochain millénaire doivent se donner des projets qui eussent été révolutionnaires il y a quelques années et qui font maintenant partie de notre activité quotidienne.

⁷ Roland ARPIN, op. cit.

⁸ Desclée de Brouwer, 1996.

L'initiation de vos étudiants aux nouvelles règles du jeu de la mondialisation devrait se faire sur des bases solides qui passent forcément par l'acquisition de nouveaux profils de compétences. Lors de la conférence qu'il prononçait devant vous, l'an dernier, Paul Inchauspé⁹ faisait ressortir le nouveau contexte dans lequel l'école devait développer les savoirs. Il en retenait cinq : l'accroissement exponentiel des connaissances, leur renouvellement rapide, le développement des études cognitives, la nécessaire intégration des savoirs et l'exigence de savoirs de plus en plus élevés et complexes.

Le débat sur les diverses méthodes d'évaluation de la qualité des acquis de connaissances et de compétences n'est jamais terminé et ma foi, ne le sera jamais. Une voie se dessine depuis quelques années, celle de la définition de critères de compétences, critères que Philippe Perrenoud¹⁰ définit très simplement comme : « *Une capacité d'agir efficacement dans un type défini de situation, capacité qui s'appuie sur des connaissances mais ne s'y réduit pas.* » L'idée est porteuse et pourrait être très fertile. Entendons-nous au préalable sur les capacités qui doivent être développées et les connaissances à acquérir et, en temps opportun, mesurons-les selon les méthodes de mesure et d'évaluation éprouvées en pédagogie.

Cette démarche n'est pas exclusive aux cégeps. J'ai rencontré récemment un groupe de chefs maîtres, une trentaine de dirigeants qui visent à situer leurs entreprises dans la classe mondiale. Ils ont défini le profil de compétence qui leur permettra d'atteindre leur objectif et de s'adapter à la globalisation du marché. Voyez quelles sont les sept compétences qu'ils ont retenues : *le sens du client, l'importance de l'innovation, la flexibilité de l'organisation, le développement et le maintien de la compétence du personnel, l'adaptation à la technologie, la présence au sein de réseaux, l'amélioration continue.*

Voilà sept critères de compétence qui valent non seulement pour des usines et des entreprises de service mais aussi pour des collègues. Ils s'appliquent à vos institutions. Il serait intéressant d'en tirer des critères d'application pour chaque étudiant et chaque matière. C'est maintenant le prix à payer pour être admis dans les grandes ligues de la formation technique et universitaire. Votre seule réputation d'excellence et celle de vos collègues ne suffit plus, vos étudiants doivent être eux-mêmes responsables d'acquiescer un profil de compétence défini en début de course et démontré après deux ou trois ans d'étude. Aujourd'hui les employeurs ne veulent pas savoir uniquement d'où viennent les jeunes à qui ils offrent un emploi, ils veulent pouvoir évaluer jusqu'où ils peuvent aller.

CONCLUSION

Mesdames et messieurs, enseigner c'est refaire durant toute une carrière les mêmes démarches intellectuelles en les appliquant à des matières et des contenus d'enseignement qui évoluent ; c'est aussi s'adresser à des jeunes qui expriment fondamentalement les mêmes attentes. C'est cela qu'on reconnaît lorsqu'on utilise la belle expression *le métier d'enseignant*. La culture évolue, les relations à l'autorité et à la connaissance évoluent aussi, le style des jeunes a beaucoup changé ces dernières années. Mais des experts comme vous ne sauraient être dupes de la surface des choses.

J'ajouterai qu'il en est de même lorsqu'on parle d'éducation en général et qu'on accepte d'en rappeler les principes et les fondements. Nous labourons indéfiniment le même sol et nous gagnons petit à petit sur des territoires nouveaux. La nouveauté bascule tout doucement, lorsqu'elle représente des valeurs durables, dans les certitudes et les acquis. Le changement se fait lentement et à notre insu. M'inspirant de Milan Kundera, je dirai que nous croyons jouer toujours dans la même pièce mais tel n'est pas le cas, les acteurs vieillissent, les décors changent peu à peu et surtout nous faisons face à un nouveau public tous les soirs. Vous êtes aussi des metteurs en scène à qui cela s'applique !

Si j'ai intitulé ma conférence, **Un projet de société ou une société de projets**, c'est parce que je collabore présentement à l'élaboration de projets pour l'an 2000, non seulement au Musée de la civilisation, mais aussi dans plusieurs autres milieux et que je prends conscience de la puissance symbolique, mais aussi de la puissance de mobilisation d'un tel événement. Pour la ville de St-Hyacinthe, par exemple, ce nouveau millénaire correspond avec le 250^e anniversaire de fondation de la ville. On aurait pu se contenter de feux d'artifices et de ballons pour souligner cet événement. Au lieu de cela, des leaders du milieu, éducateurs, cadres des divers services et institutions publics, gens d'affaires, élus conjuguent leurs efforts et mobilisent la population autour d'un grand thème : *Le savoir, la clé du 21^e siècle*. Et en sous-thèmes : un passé à célébrer, un présent à découvrir, un avenir à bâtir ensemble.

Je termine sur ce fait pour faire ressortir une idée simple, mais qui semble s'être perdue ces dernières années. Les citoyens du Québec peuvent se mobiliser autour de projets collectifs, la preuve n'est plus à faire si on se réfère aux événements de cet hiver. Mais les grands projets politiques s'élaborent, progressent, se perdent parfois dans les méandres des rapports de force et de la stratégie et le citoyen transformé en spectateur n'arrive plus à s'y retrouver.

⁹ Paul INCHAUSPÉ, " À l'aube d'une véritable réforme de l'éducation, ", *Pédagogie collégiale*, octobre 1996.

¹⁰ Philippe PERRENOUD, *Construire des compétences dès l'école*, ESF éditeur, Paris, 1997, 125 pages.

Au-delà de ces grands projets de société trop souvent hors de notre contrôle, ne serait-ce pas *d'une société de projets* dont nous aurions besoin ? Imaginez ce que donneraient, à la grandeur du Québec, des centaines de regroupements régionaux, municipaux, paroissiaux mêmes qui prendraient leurs affaires en mains, qui se souderaient autour de leurs priorités de développement, qui cesseraient de pratiquer la politique de la main tendue en la remplaçant par le mouvement, la marche en avant, la pratique de l'autonomie et de l'innovation, comme l'on fait nos concitoyens de St-Hyacinthe. L'an 2000 est à nos portes. Imaginez une ardente mobilisation de l'ensemble des cégeps qui forment un puissant réseau reliant tout le Québec. Imaginez la force que pourrait revêtir la mobilisation des professeurs, des professionnels, des cadres, des organismes étudiants qui organiseraient des États généraux du collégial par exemple sous le thème, *Avoir 20 ans en l'an 2000* ou encore *Les cégeps au cœur du développement* ou tout autre thème mobilisateur.

Les cégeps n'ont de permission à demander à personne pour se réunir, mettre en commun leur dynamisme, leur savoir, leur créativité et se révéler au grand jour comme des lieux prophétiques. Une société de projet, c'est une société qui prend les devants, une société qui crée des îlots de changement, une société active qui n'attend pas que les autres lui disent quoi faire et comment faire.

Dès leur origine, les cégeps se sont avérés des lieux de rassemblement, des institutions d'avant-garde, des foyers de création. Leur entrée dans le nouveau millénaire devrait être remarquée grâce, notamment, à l'engagement et à la puissance de l'imagination de leur personnel.

On évoque souvent, trop souvent, des aspects problématiques et démotivants de vos institutions. J'ai voulu insister sur la richesse de votre engagement dans des voies professionnelles qui sont toujours à explorer et à développer. En toute fin de rédaction, posant les yeux sur la Méditerranée, j'aperçois *Jonathan Levingston le Goéland*

qui plane au loin et je me souviens de ce dialogue avec Sullivan, son moniteur, à qui Jonathan demande que sont devenus ses frères goélands, qui l'ont chassé de la tribu en lui reprochant de vouloir sans cesse se dépasser au lieu de s'en tenir aux traditions :

Sullivan, que sont-ils devenus ? interrogea-t-il. [...] Pourquoi ne sommes-nous pas ici plus nombreux ? Dans l'univers d'où je viens, ils étaient... des milliers et des milliers de goélands ? Je le sais. Sullivan hocha la tête.

— La seule réponse que je puisse te faire, Jonathan, c'est que ne n'ai jamais rencontré, sur un million d'oiseaux, un seul qui fût semblable à toi. Pour la plupart, nous progressons si lentement ! Nous passons d'un monde dans un autre qui lui est presque identique, oubliant sur-le-champ d'où nous venons, peu soucieux de comprendre vers quoi nous sommes conduits, ne vivant que pour l'instant présent. As-tu idée du nombre de vies qu'il nous aura fallu vivre avant que de soupçonner qu'il puisse y avoir mieux à faire dans l'existence que manger, ou se battre, ou conquérir le pouvoir aux dépens de la communauté ? Mille vies, Jonathan, dix mille ! et cent autres vies ensuite avant que nous ne commencions à comprendre qu'il existe une chose qui se nomme **perfection**, et cent autres encore pour admettre que notre seule raison de vivre est de dégager cette perfection et de la proclamer.

Mesdames et messieurs, ce message se passe de commentaires lorsqu'on l'adresse à des éducateurs qui sont réunis pour partager leurs savoirs, développer leur savoir-faire et progresser dans leur métier. J'en fais mon point d'arrivée.

Je vous remercie de votre invitation et je vous souhaite un colloque fructueux.

Mot du Maître de cérémonie

Cette conférence était pleine de soleil... du sud de la France ; et comme elle a été rédigée à plus de 6 000 kilomètres d'ici, on ne peut pas dire que monsieur Arpin n'avait pas assez de recul pour nous livrer cette analyse bien éclairée.

On l'a entendu... cet homme est documenté ! Il tient même à jour une banque d'archives assez considérable ! Et pour lui, écrire est un plaisir, pour « s'a-musée » ! Sa muse, elle est constituée de tellement d'expériences... Il a même commencé à angliciser la Chine. Sa culture vaste fait de lui un homme de civilisation.

Monsieur Arpin, vous nous avez brossé un tableau de notre société qui mériterait d'être accroché au Musée pour que chacun et chacune aient vraiment le temps de s'en imprégner. On en retient que ce qui est nouveau, ce qui évolue et se développe doit reposer sur des fondements solides...

Je pense qu'en nous appuyant sur votre pensée, nous pourrions mieux réaliser nos objectifs de transfert, de compétences et d'éducation.

Monsieur Arpin, vous avez déjà été cadre dans un cégep, mais on constate par vos propos libres que vous ne vous êtes jamais laissé accrocher à un mur. Quand nous irons vous voir au Musée, ... on regardera l'exposition d'abord... avant d'aller saluer un homme qui fait de l'éducation une priorité, un mode de vie.

Merci de votre participation à notre colloque ; vous nous avez posé assez de questions pour meubler nos contenus de cours jusqu'en 2030. On a fait le tour du monde ce matin avec un guide compétent ; soyez sans crainte, nous allons transférer cette compétence pour guider nos élèves dans la découverte de nouveaux mondes... Comme le goéland de Jonathan Levingston, nous allons prendre notre envol... vous nous avez donné un « gros élan ».

Jean-Eudes Gagnon